

Préface

Le recueil qu'on va lire est le fruit d'un travail collectif de réflexion conduit à l'initiative de l'axe de recherches « Phénoménologie, Ontologie » du Centre de Recherches d'Histoire des Idées de l'université de Nice, dans le cadre du Séminaire annuel du Centre, organisé par J.-F. Lavigne pour l'année universitaire 2006-2007.

L'organisation et la tenue régulière de ce séminaire relevaient un double défi : briser les anciennes habitudes de cloisonnement disciplinaire, et prouver par l'action la possibilité, à l'échelle locale, d'une interdisciplinarité féconde, qui échappât tout autant à l'impasse des disputes méthodologiques qu'à l'hégémonie d'une approche disciplinaire particulière, ou d'une problématique dominante. Le parti pris de méthode auquel l'organisateur du séminaire s'est arrêté a donc été, tout d'abord, pour donner une image fidèle de la convergence de compétences que peuvent offrir l'université et la ville de Nice dans le champ des sciences de l'homme, de ne faire appel qu'à des chercheurs niçois exclusivement ; et en outre, de laisser à chaque spécialiste une totale liberté, tant pour le choix du sujet traité que pour celui des méthodes d'approche adoptées, pourvu seulement que l'exposé présenté fût de nature à bien illustrer, sur un thème commun, la spécificité méthodologique de sa discipline, et l'originalité de la contribution qu'*elle seule* peut apporter à l'analyse d'un phénomène complexe, multi-dimensionnel.

Un tel pari reposait sur la confiance : non seulement confiance dans le sens collégial partagé par les divers chercheurs interrogés, et leur conscience de la nécessaire *complémentarité* des problématiques propres ; mais, plus encore, confiance dans la *cohérence objective* des perspectives ainsi ouvertes, sans que l'on ait à se soucier d'en pré-dessiner, de façon anticipative ou volontariste, les lignes de convergence. La cohérence *propre* du phénomène lui-même, tel qu'en ses diverses dimensions il est susceptible de se manifester, pour ainsi dire à partir de lui-même, ne s'impose jamais plus authentiquement et fortement que lorsque la détermination du

point focal en lequel toutes les perspectives ouvrant sur lui devraient converger n'a pas été envisagée, ni recherchée, ni préparée en aucune manière ; et cela, parce qu'il ne saurait être entrevu au préalable, avant l'inventaire patient – parfois déconcertant – des données empiriques.

On ne trouvera donc ici ni une philosophie de l'affectivité, ni une confrontation de thèses philosophiques sur l'affectivité, et pas davantage une science positive (psychologique ? anthropologique ? historique ? sociologique ? – à *quelle science* de l'homme s'adresser ? Quelle méthodologie, et quels objets ou symptômes, privilégier ? En vertu de quel principe ?), portant sur cet ensemble complexe et mouvant que forment nos états affectifs, individuels, collectifs, ou sociaux. On y trouvera, en revanche, les *matériaux exemplaires* pour une réflexion *épistémologique* de second degré, où le lecteur puisse exercer, sur un espace d'exemples relativement limité, un regard *comparatif* et *critique*. Seul ce regard critique peut en effet mesurer – ou à tout le moins apprécier, intuitivement, avant de tenter de le *définir* de façon rigoureuse – l'*écart* que chaque approche laisse à chaque fois subsister, entre la richesse concrète du phénomène *réel*, et les données seulement aspectuelles qu'une méthodologie particulière, liée et limitée par ses présupposés spécifiques, peut en faire ressortir.

Ainsi, de la continuité que l'approche anthropologique des neurosciences tente d'établir entre les affects complexes médiatisés par une représentation (les « affects représentationnels » selon la terminologie proposée ici par J. Candau) et certains affects « primordiaux », qui eux-mêmes résulteraient directement, selon une correspondance suffisamment univoque, d'un stimulus physique et sensoriel, à la constatation répétée du psychanalyste, que « le senti ment » – pour reprendre le mot profond de Lacan –, quelle distance ! Opposition logique même, si l'on en reste à l'examen des thèses en présence. Mais ce qui est à penser se situe justement *au-delà* de cette opposition même, qui en est comme le *seuil*, et la condition d'apparition : il est *vrai* qu'il existe des affects directement induits par une donnée sensorielle d'origine « externe » ; et il est vrai *aussi* qu'aucun affect n'est neutre pour la subjectivité qui l'éprouve, car celle-ci n'est jamais une simple machine enregistreuse d'impressions combinables, comme le voudrait le schéma simpliste hérité d'un empirisme désormais bien obsolète. Le problème est donc, dans ce cas, de tenter d'apercevoir où commence le champ d'application légitime de l'approche causaliste et

objectivante d'une science qui traite l'affect psychique comme un fait naturel objectivable, et à quel niveau d'élaboration psychique la résonance *subjective* d'un stimulus physique prend pour le sujet une valeur *émotive* originale et propre, susceptible d'influer effectivement (mais non « réellement ») sur la perception affective globale que le sujet pourra en avoir.

Le même constat d'extrême contraste des thèses, à proportion que s'étend la distance qui sépare les méthodes, peut être fait aussi lorsqu'on confronte ici les approches sociologiques d'états ou de comportements affectifs et le témoignage personnel d'une subjectivité historique singulière : celui de saint Augustin, celui d'une dame romaine de l'époque impériale. N'est-ce pas pourtant le *même* sentiment que la personne singulière et l'acteur social d'un groupe déterminé ont expérimenté ? La tendresse, la nostalgie, la haine et le mépris, sont-ils d'*essence* sociale, et historique ; ou ne reçoivent-ils pas plutôt, des conditionnements sociaux, économiques et historiques qui pèsent sur ceux qui les éprouvent, de simples conditions de leur manifestation, et les seules *occasions* de leur investissement ?

Telles sont quelques-unes des questions fécondes – parmi bien d'autres – dont ces enquêtes diverses permettent une élaboration concrète.

C'est au lecteur à présent, et à lui seul, qu'appartient le soin – la tâche – de confronter ces perspectives, et de dégager le sens unitaire qu'il verra pointer à travers ces aperçus si contrastés et complémentaires. Le vrai ne craint pas les contradictions : sa vérité au contraire s'en nourrit, et s'en approfondit.

Jean-François Lavigne